



Léon Blum

Discours au congrès de 1946

Extraits

J'ai assisté et participé depuis trente ans à tous nos congrès ... J'y ai toujours pris la parole. Je ne l'ai jamais fait avec tant de gêne et tant de trouble. Quelque chose m'échappe dans ce qui se passe. Je ne comprends pas. Je m'épuise en vain depuis des jours et des jours à saisir clairement les causes, et surtout la proportion des causes avec les effets ...

J'ai beaucoup entendu dire et j'ai même lu, puisque cela est écrit dans la motion dont Guy Mollet est le premier signataire, que le trouble du Parti, que ses récentes déceptions ont pour origine une déviation, un affaissement de la doctrine.

Je serais pour ma part profondément heureux de penser qu'il existe dans les masses de notre parti un attachement si passionné à la doctrine, un souci si jaloux de sa pureté ... Je serais heureux de le penser, mais j'en doute. Et, à vrai dire, je ne crois pas qu'à aucun moment de notre histoire socialiste la doctrine du parti ait été plus cohérente, plus homogène, moins contestée qu'elle ne l'est à l'heure présente.

Nous sommes le parti socialiste et notre objet est la transformation révolutionnaire de la structure sociale, c'est-à-dire du régime de la production et de la propriété. Nous travaillons à cette transformation dans l'intérêt de l'unité humaine, de l'individu, aussi bien que dans l'intérêt de la collectivité, parce que nous considérons ces deux intérêts comme entièrement solidaires.

C'est cette transformation essentielle de la structure sociale, cette " mutation " (pour emprunter une expression commode au vocabulaire de la biologie transformiste) qui constitue pour nous la révolution. C'est en ce sens que j'ai tant de fois répété qu'il n'existe pas deux espèces de socialisme, dont l'un serait révolution l'autre ne le serait pas. Nous pensons que cette transformation est révolutionnaire, même si elle est acquise par des moyens légaux et, à l'inverse, un soulèvement populaire victorieux qui n'aboutirait pas à la transformation sociale ne serait pas à nos yeux la révolution.

Si nous luttons pour cette transformation, ce n'est pas seulement parce qu'elle est dans le sens d'une loi de l'histoire, parce qu'elle traduit le progrès des forces de production et des rapports sociaux que ces forces déterminent. C'est aussi parce qu'elle est conforme à la justice - quand nous employons les termes de " classe exploitée " et de " classe exploiteuse ", nous introduisons par là même dans notre doctrine une idée de droit - c'est parce qu'elle mettra un terme à une iniquité séculaire, parce qu'elle mettra fin à la lutte des classes, parce que, selon le mot de Jaurès, elle réconciliera l'humanité avec elle-même, parce qu'elle assurera à l'individu le libre jeu de sa vocation naturelle et le plein développement de sa personne.

Nous croyons que la mutation révolutionnaire du système social a pour condition la conquête du pouvoir politique par les travailleurs organisés en partis de classe. La conquête du pouvoir n'est pas une fin en soi, mais la condition préalable et indispensable de la transformation révolutionnaire.

Il était naturel que nous fussions amenés à montrer plus fortement que la cité socialiste n'est ni la caserne ni le cloître, que l'égalité n'est pas l'uniformité, qu'elle consiste au contraire à

placer chaque individu à sa place exacte, au poste social qui lui convient, à celui que lui assigne sa vocation naturelle reconnue et cultivée par la société elle-même, qu'ainsi le socialisme ne nie pas, mais qu'il recherche, mais qu'il développe et qu'il entend utiliser pour le bien collectif toutes les originalités et tous les mérites personnels.

La motion de Guy Mollet parle " d'humanisme erroné ". Je puis, je crois, me reconnaître sans un excès de vanité dans cette formule, quoique à ma connaissance je n'aie jamais employé le mot d'humanisme, ou du moins je ne l'aie jamais employé dans cette acception. J'ai simplement mis l'accent sur cette vérité qu'aucun de vous ne contestera, à savoir que dans la conception socialiste l'individu n'est ni opprimé ni annulé, mais que tout au contraire, la fin dernière du socialisme est la libération intégrale de la personne humaine.

Jaurès pensait, lui aussi, que ce qui complétait la lutte de classes conçue comme loi explicative de l'histoire, c'était " la conviction acquise par le prolétariat qu'il devait s'émanciper lui-même et devait seul s'émanciper ". Je crois être resté pleinement fidèle à la pensée de Jaurès, et aussi à celle de Marx, en affirmant que lorsque nous définissons le socialisme en tant que parti de classe, c'est essentiellement cette action de classe que nous avons en vue.

Le matérialisme historique de Marx est, comme son nom l'indique, une loi d'explication de l'histoire. J'ai à peine besoin de rappeler qu'il assigne, dans le mouvement de l'histoire, un rôle primordial, essentiel, aux phénomènes d'ordre économique, tous les autres phénomènes, d'ordre social d'abord, d'ordre juridique, politique, moral, religieux, spirituel ensuite, étant déterminés ou justifiés par les phénomènes économiques et plus spécialement par la nature et le rapport des forces de production.

Le matérialisme dialectique, lui, déborde de bien loin le matérialisme historique, puisqu'il y annexe le matérialisme philosophique, c'est-à-dire une doctrine qui se pose, non plus comme une explication de l'histoire, mais comme une explication de la connaissance et de l'existence.

Le matérialisme philosophique est une doctrine qui affirme que tous les phénomènes de la vie et de la pensée sont réductibles à des lois biologiques, physiques, chimiques et que ces lois elles-mêmes sont explicables par les seules qualités de la matière inorganique.

Or, le matérialisme dialectique de Lénine et de Staline consiste essentiellement à soutenir qu'entre matérialisme historique, loi de l'histoire, et matérialisme philosophique, doctrine de la connaissance et de l'existence, il existe un lien de connexion nécessaire, que l'un repose nécessairement sur l'autre ou conduit nécessairement à l'autre, si bien qu'on ne pourrait contester ou nier l'un sans contester ou nier l'autre.

Mais la question n'est pas là.

Elle est de savoir s'il existe ou non, comme l'affirment Lénine et Staline, un rapport de connexion nécessaire entre matérialisme historique et matérialisme philosophique. Lénine, Staline et leurs commentateurs orthodoxes prétendent que quiconque rejette le matérialisme philosophique rejette par là même le matérialisme historique de Marx, que par conséquent il n'est pas marxiste, que par conséquent il n'est pas socialiste. C'est cette prétention que je me refuse à admettre.

Il m'est impossible de concevoir comment une conception de l'histoire qui fait dériver son mouvement de l'évolution des phénomènes économiques - lesquels d'ailleurs n'ont rien de plus matériel que les autres - pourrait impliquer une opinion quelconque sur la question de savoir si les qualités de la matière inorganique expliquent tous les phénomènes de la vie et de la pensée.

Alors, je le répète, où est l'opposition doctrinale ? Où est la déviation ?

Est-ce que le différend, la division porte sur la tactique générale du Parti ? Je ne le crois pas davantage. Vous savez que Marx ne s'est pas borné à affirmer que la conquête du pouvoir politique était la condition indispensable de la transformation sociale. Il a toujours affirmé que l'action de classe du prolétariat impliquait nécessairement l'action politique.

Dans un pays qui possède le suffrage universel, l'action politique signifie nécessairement l'action parlementaire et la représentation parlementaire.

Et quand un parti politique a suffisamment grandi pour que son groupe parlementaire possède la majorité ou qu'il devienne un élément nécessaire de toute majorité possible, **les problèmes de l'action politique deviennent les problèmes du pouvoir.**

Car nous ne faisons jamais que changer de problème et nous avons eu les problèmes de notre faiblesse comme nous avons aujourd'hui les problèmes de notre force.

Toutes les difficultés dont le contrecoup se fait sentir aujourd'hui dans le Parti tiennent aux incidences de l'exercice du pouvoir.

N'imputez pas ces difficultés, que vous connaissez mais que nous avons toujours connues, à telle ou telle alliance de circonstance. Elles tiennent à une conséquence inéluctable de l'exercice du pouvoir.

Elles tiennent au fait que le parti socialiste, par une conséquence de son action politique, peut devenir, en tout ou en partie, le représentant, le gérant de cette même société capitaliste qu'il condamne, qu'il veut détruire et qu'il veut remplacer.

Quand nous exerçons, ou partageons le pouvoir, dans le cadre de la société capitaliste, nous le faisons de bonne foi. Nous le faisons dans l'intérêt de la classe ouvrière, mais aussi dans l'intérêt général de la nation. Nous sommes des gérants honnêtes, loyaux. Nous n'essayons pas, assurément, de radouber, de renflouer un régime social que nous condamnons et que nous savons condamné. Nous essayons, au contraire, d'orienter son évolution, de façon à aménager entre lui et le régime socialiste les transitions les plus sûres et les plus promptes.

Mais, en même temps, nous nous efforçons de servir le bien public, de faire ressortir toutes les communautés d'intérêt profondes qui lient la classe ouvrière et l'ensemble de la nation.

Tout ce que nous pouvons et devons faire, c'est de procurer à la masse des travailleurs des contreparties et des compensations suffisantes en balance de ces inconvénients inévitables. Tout le problème de l'exercice du pouvoir se réduit à cela.

Vous invoquez la nécessité du renouveau. Mais, plus que de tout le reste, vous avez peur de la nouveauté, vous avez la nostalgie de tout ce qui peut vous rapprocher de ce parti tel que vous l'avez autrefois connu et pratiqué.

Verrons-nous en retour, comme certains de vous l'espèrent, un choc, une commotion psychologique, un sursaut rendant à notre parti quelque chose de cette foi, de ce courage, de cet esprit d'abnégation qui lui manquent ? Ce serait la seule contrepartie, la seule consolation possibles, et je tâche de l'espérer avec eux.

Ce que je sais, quant à moi, c'est que pour le socialisme aucune blessure ne peut être mortelle, qu'il sortira de cette crise comme de tant d'autres, et qu'une fois de plus, il fera surgir des profondeurs de la nation les forces et les hommes nécessaires à sa victoire.